

GÉRARD DE NERVAL

SYLVIE

suivie de

LÉO BURCKART

et de

AURÉLIA

INTRODUCTION ET NOTES
PAR HENRI CLOUARD



CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS

ÉDITIONS DU ROCHER

MONACO

GÉRARD DE NERVAL

SYLVIE
suivie de
LÉO BURCKART
et d'
AURÉLIA

INTRODUCTION ET NOTES
PAR HENRI CLOUARD

SECONDE ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE

CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS
ÉDITIONS DU ROCHER
28, RUE DU COMTE FELIX GASTALDI, 28
MONACO

Copyright 1946 by Éditions du Rocher.
Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

GÉRARD DE NERVAL

COLLECTION
CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS

Déjà parus :

- CHAMFORT.** — **Maximes et anecdotes.** 2^e édition..... I vol.
(*En réimpression.*)
- STENDHAL.** — **Lucien Leuwen**..... 2 vol.
Introduction et notes par Henri MARTINEAU.
- MÉRIMÉE.** — **Carmen, Colomba, la Vénus d'Ille**..... I vol.
Introduction et notes par Marcel THIÉBAUT.
- BENJAMIN CONSTANT.** — **Le Cahier rouge, Adolphe, Journal intime**..... I vol
Introduction et notes par Jean MISTLER.
- FLAUBERT.** — **Madame Bovary**..... I vol.
Introduction et notes par Alfred COLLING.
- FLAUBERT.** — **Novembre, Mémoires d'un Fou, Un cœur simple**..... I vol.
Introduction et notes par René DUMESNIL.
- Lettres de femmes du XIX^e siècle**..... I vol.
Choisies et présentées par Mme la Comtesse Jean DE PANGE.
- GOBINEAU.** — **Les Pléiades**..... I vol.
Introduction et notes par Jean MISTLER.
- GOBINEAU.** — **La Renaissance**..... I vol.
Introduction et notes par Jean MISTLER.
- LACLOS.** — **Les Liaisons dangereuses**..... I vol.
Introduction et notes par Jean MISTLER.

INTRODUCTION

Il est toujours bon d'éclairer les textes de Gérard de Nerval, quels qu'ils soient, au souvenir de ses voyages, de ses nostalgies, de ses espoirs et de ses malheurs. On ne les comprend bien qu'à cette lumière. Avec elle seulement on entre au cœur de leur beauté et de leur signification. Et alors, on ne risque plus de classer parmi les beautés charmantes une œuvre qui atteint dans ses dernières pages à une splendeur unique.

Nerval, en effet, est un écrivain qui a nourri ses fictions entièrement de sa substance intérieure. Il en a puisé dans son Moi l'originalité, même pour satisfaire à des genres littéraires qui exigent le détachement objectif, à plus forte raison quand il a pu choisir sa personne pour personnage et spectacle. Il est d'autant plus exquis ou plus grand qu'il descend plus avant dans ses profondeurs pour rassembler la matière de son art. La vie et l'art ont vécu l'un de l'autre chez lui et ne se peuvent plus séparer. Une évocation comme Sylvie branche des souvenirs d'enfance et de jeunesse vrais et personnels sur le long rêve qui a servi d'axe à son existence. L'aventure d'Aurélia se confond tout entière avec la métamorphose de l'âme intime qu'elle a dévorée. Jusque dans Léo Burckart, qui est pourtant une production d'avant la maturité et que les nécessités du théâtre séparaient de son auteur pour l'isoler sur les planches, des idées de politique et de morale humanisent la chronique d'histoire en y introduisant la psychologie même de l'auteur, déjà fidèle à elle-même.

I

La nouvelle de Sylvie, perle des Filles du feu, tient par un fil d'or à des souvenirs proches et à des souvenirs lointains, c'est-à-dire à l'enfance, à la jeunesse et à l'âge mûr d'un être qui s'enivrait de son passé. On pourrait appeler Sylvie « l'idylle de Mortefontaine », « l'idylle du Valois »; elle est le poème, quoique en prose, d'une province tapie au secret de la France; elle reflète et chante la région émouvante qui déploie entre Chantilly, Senlis et Ermenonville, loin des chemins de fer et des grandes routes, ses forêts et ses étangs, ses châteaux et ses abbayes en ruines, ses horizons mélancoliques. La maison d'un aïeul à Mortefontaine avait servi de berceau à Gérard, de qui le père, médecin militaire, s'était perdu avec sa femme dans les mystères de l'est à la suite de la Grande Armée. L'enfant n'a pas connu sa mère qui mourut dans la froide Silésie; vivant ensuite à Paris, avec son père retrouvé, et lycéen à Charlemagne, il retourna plusieurs fois en vacances dans sa petite patrie. Il l'aimait de tout son être sensible, il n'a jamais perdu le contact avec elle. Quand il a dû composer Angélique, autre « Fille du feu », dépassant alors la quarantaine, il a tenu à se réimprégner une fois de plus de la chère ambiance; il a couru de Loisy à Charlepont, de Dammartin à Villers-Cotterets.

Sylvie exprime le charme extraordinaire de cette contrée à la fois agreste et civilisée; Sylvie ranime les figures de jeunes garçons et de vieux parents qui s'étaient inscrites dans l'imagination du petit Parisien et les ensorcelants visages féminins dont il devait rester ravi et tourmenté. L'héroïne a-t-elle existé en personne? Il ne semble pas, on ne trouve nulle part sa trace; Nerval lui attribue des faits et gestes qui, dans sa correspondance ou au cours d'autres pages de souvenirs, reviennent à de jeunes compagnes des champs, à des danseuses de rondes populaires (Sidonie, Héloïse, Célénie), à des fillettes d'un rang plus relevé comme Louise-Céline de Jonquières, la petite Louise des « Promenades et souvenirs », actrice de comédies enfantines au château de Versigny. A l'égard du passé, Nerval a pris des libertés dans ses récits les plus autobiographiques; son symbolisme l'y obligeait. Et Sylvie n'est sans

doute qu'une surréalité, une personnification elliptique des bonheurs les plus chers et les plus sains de sa mémoire sentimentale. Mais il en éprouva d'autres, plus troublants et qui lui faisaient mal; car toutes ces jeunes beautés avaient pâli devant une amazone entrevue dans ces paysages où nature et histoire collaborent si noblement. Certes, elle n'était guère belle, la baronne de Feugères, c'est-à-dire Sophie Dawes, que le dernier des Condé avait prise pour favorite à Chantilly et à Saint-Leu, faisant passer cette aventure pour fille naturelle du duc de Bourbon; mais son éclat de blonde charnue avait ébloui l'adolescent, il la colora des imaginations de son ardeur. Pourquoi d'ailleurs ne lui aurait-il pas prêté une part de la beauté qu'il attribue à Delphine, la jeune fille de Senlis, dans Angélique? Elle devint châtelaine de Mortefontaine et commença bientôt de jouer dans la destinée intérieure de l'écrivain un rôle immense.

Et dans un autre passé qui, lui, fut parisien, la nouvelle plonge aussi ses racines. Il y est parlé d'une Aurélie aimée et perdue, rivale de Sylvie dans le cœur de Gérard. Or, plus sûrement que Sylvie, Aurélie a existé. Du moins sous le nom de Jenny Colon, beauté fraîche et vulgaire, comédienne et cantatrice de troisième ordre, qui a paru sur les scènes des Variétés et de l'Opéra-Comique. Pourquoi Nerval s'éprit-il d'elle, comme il avait vingt-huit ans, à la voir aux feux de la rampe et avant de l'approcher? Elle avait un attrait d'embonpoint, de sourire et de blondeur, assez parent de celui de la châtelaine du Valois; et d'apparence également inaccessible, elle était capable d'inspirer la même rêverie amoureuse. Il devint donc son soupissant, se fit présenter, mit à son service maintes relations littéraires, puis ayant fait un héritage, fonda pour y célébrer son talent un périodique, le Monde dramatique (1835-1837). A-t-elle été sa maîtresse? La Colon, en somme, était facile et il semble avoir poussé loin sa cour. Mais on a l'impression qu'il stoppa brusquement et dit : je ne m'appartiens pas. C'est ce qu'il répondra aux avances de l'Anglaise de Portici, dans Octavie, à la tentation de Marie Pleyel dans les Amours de Vienne. Si les femmes de sa vie sont entrées si facilement dans une féerie platonique, n'est-ce pas du fait qu'elles ne lui ont inspiré que des amours de tête? Le tempérament de feu qu'arbore une des lettres insérées dans Aurélia fait un peu sourire. Bref, que son amour en soit resté aux velléités ou qu'il n'ait pas conquis de lendemains à une pauvre victoire, c'est possible, et, du reste, toute une sorte

d'ardeur y aurait tout de même été dépensée. Voilà une hypothèse. Mais il s'en offre une autre : cet amour a pu se voir brisé par une crise de folie au moment même de s'accomplir : on le croirait à lire les premières lettres à Aurélia, à suivre une histoire racontée par Arsène Houssaye dans ses Mémoires malheureusement trop fantaisistes. Comment choisir? Du moins tout s'est-il passé à peu près comme si la comédienne n'avait été pour Gérard qu'une maîtresse de rêve. Et n'est-ce pas un rêve, après tout, qu'il poursuivait en elle?... Mais cela est une autre histoire.

Voilà le cadre dans lequel Gérard de Nerval a composé la plus célèbre de ses nouvelles, voilà les personnages dont a joué, souffert et enfin adorablement joué son imagination. Tout l'essentiel en est invisiblement inventé, par transposition d'éléments réels qui furent vivants. De quel auteur le mot du moraliste se découvrirait-il plus vrai : inventer c'est se ressouvenir?

Sylvie est de 1853. A cette date, Nerval était déjà l'auteur des Petits châteaux de Bohême, des Illuminés, de traductions fort lues et d'un grand livre, le Voyage en Orient. Mais veut-on retrouver l'écrivain allègre et insouciant des débuts, le jeune ami de Hugo et de Gautier, que la folie et la pauvreté respectaient encore? Il faut alors remonter jusqu'à l'époque des premières promenades outre-Rhin et des tentatives théâtrales les plus emballées.

Nerval fut voyageur dans l'âme, il aimait faire cette cour à l'univers. Cependant, est-ce le hasard qui a dirigé ses randonnées initiales? Est-ce même l'appel des bords de la Baltique et des rives du Danube, montant des lettres de sa mère lues rétrospectivement? Non. S'il lui plut d'errer plusieurs fois en Allemagne, c'est par attrait des poètes qu'il avait aimés et traduits, Gœthe, Burger, Klopstock; il entendait dans leurs ballades la poésie populaire qui l'enchantait et dont il regrettait que nos poètes se fussent tant éloignés. Il avait aussi du goût pour ces terroirs germaniques qu'aucun Etat encore ne centralisait durement; il subissait l'attrait de leur liberté douce, de leur bonhomie familière, à laquelle ils semblaient alors si loin de vouloir renoncer. La folie d'une Allemagne juvénilement turbulente, emportée par le Carbonarisme, était guérie. Heureux temps! Nerval en profita bien agréablement dans les mois de septembre et octobre 1838. Il allait de conserve avec son illustre ami Alexandre Dumas, qui a raconté leurs vacances avec un extrême agrément dans ses Excursions sur les

bords du Rhin. Lui, il a d'abord égrené ses souvenirs en sept ou huit articles de la Presse et de l'Artiste. Il devait plus tard les insérer dans *Lorely* et, pour que le volume ne parût pas trop mince à l'éditeur, y joindre Léo Burckart, drame historique présenté là en « Scènes de la vie allemande ». Elles n'y paraissent d'ailleurs nullement déplacées, puisqu'on les voit encadrées dans des circonstances historiques consciencieusement rapportées.

Léo Burckart, en effet, emprunte son sujet précisément aux années d'histoire où l'Allemagne tressaillait encore de sa révolte contre Napoléon, à cette jeunesse fanatique de la génération qui avait combattu pour la libération de 1814 et de 1815. Ce tumulte, où les élans d'un libéralisme révolutionnaire hostile à l'Autriche se mêlaient au sentiment d'un patriotisme exalté, intéressa Dumas et Nerval par le biais d'une aventure dont tout le monde parlait encore. Le 23 mai 1819, l'étudiant Carl Sand, membre de la Jeune Allemagne, avait poignardé à Mannheim l'écrivain Kotzebue, personnage équivoque et soupçonné d'avoir vendu sa plume à la Russie : les deux amis, volontiers collaborateurs, et signant tour à tour (Dumas a signé Piquillo et l'Alchimiste), eurent l'idée d'accommoder cet épisode « à la manière de Schiller » et Gérard s'y employa.

Leurs hôtes de Francfort, de Mannheim et de Heidelberg ne leur marchandèrent pas les renseignements, les témoignages. Nerval prétend même avoir trouvé à l'Université d'Heidelberg une « jeunesse toute frémissante encore du vieux levain de 1813 ». A Francfort, Dumas et lui eurent la chance de connaître le médecin de Mme de Rothschild, qui avait été condisciple de Carl Sand : quel guide de choix, pour toute la contrée où l'événement s'était préparé, poursuivi, accompli ! Nerval faisait donc le voyage comme il l'aimait, le voyage-promenade et le voyage-exploration tout ensemble. A Mannheim, il traversa les lieux ravissants où Carl Sand avait croisé plusieurs fois Kotzebue trois heures avant de le frapper : jardins vastes, chemins sablés allant longuement se perdre au bord du fleuve, riches pelouses avec un horizon encadré d'eaux vives. A voir le cimetière où était enterré Sand, il goûta la surprise du prunier sauvage qui ornait la tombe. A visiter l'auberge où Sand était descendu, la maison de Kotzebue que l'assassinat ensanglanta, à causer avec les uns et les autres, dont quelques survivants de la journée tragique, il fit avec ravissement les cent détours au bout desquels l'appelait la fée du Rhin, la Lorely. Tel

était bien le voyageur qu'il a défini, « aux sensations enthousiastes ».

Si Dumas a donné le coup de pince à l'armature de la pièce, elle n'en est pas moins l'œuvre de Nerval. C'est lui qui l'a écrite, lui qui en a conduit la psychologie, lui qui a modifié considérablement les données fournies par l'histoire. D'un fait divers politique, il a tiré une œuvre symbolique. Le cas de conscience le plus noble et le plus humain tout ensemble lui a servi à paralyser son assassin. La victime désignée devient un réformateur idéaliste qui affronte les réalités du gouvernement; elle échappe d'ailleurs à la mort. Le nouveau ministre remporte même une victoire, au moins dans la mesure où l'intérêt général l'exige, tandis que le réformateur échoue et renonce dans la mesure où les tâches d'Etat débordent le rêve individuel d'un penseur. Enfin Léo Burckart est un drame d'amour.

C'est dans la période la plus sombre d'une existence que nous jette Aurélia, dernière production de Nerval. Le livre a coulé de cette existence comme le sang d'une blessure.

Nerval, condamné de naissance à la folie, en atteint de bonne heure le seuil. On note une fugue au cours de son enfance. Mais longtemps il échappa au mal; et si deux crises au moins traversèrent son âge mûr, on ne le sut point, il les dissimula, parce qu'il voulait protéger sa carrière. Le premier dérangement d'esprit enregistré par ses amis et par lui-même (contraint et forcé) s'inscrit à la date du 23 février 1841. Peu grave, celui-là. Suivirent dix années de santé presque parfaite. Mais tout se gâta au début de 1852; troubles, apaisements, guérisons, espoirs se succédèrent pendant quatorze mois. Abattu au printemps de 1853, conduit à la maison du docteur Dubois et soigné pour cyclothymie, le poète à peine relevé retombait en fin d'août et entraît alors chez le docteur Blanche. Par miracle, dans le court intervalle d'une demi-saison, il avait écrit sa Sylvie. Après un mieux de quelques semaines et même une libération inespérée, un traitement sévère s'imposa : les crises de cette période ont déchainé plus de délire et de violence que nous n'avons longtemps cru. Mais enfin voici un nouvel apaisement, il rend leurs ailes à tous les projets, au point qu'Emile Blanche, ami autant que médecin, autorise Gérard à faire apporter à Passy ses meubles, ses objets d'art, ses souvenirs; et l'interné redevenu doux, aimable, reconnaissant, vit avec eux,

ces rescapés, dans une jolie chambre qui donne sur un jardin. L'hiver de 1853-1854 commence. C'est pendant cet hiver et dans cette chambre qu'Aurélia, monographie de ses rêves et de ses délires, a été composée presque complètement; la mise au point définitive est du printemps suivant.

Composée d'ailleurs en pleine lucidité, dans une des éclaircies qui suivaient les orages et faisaient croire chaque fois à une parfaite guérison. Aussi Nerval présente-t-il ses délires comme délires, ses rêves comme rêves. Il prétend même constituer un document qui puisse être utile à la science. C'était sans doute trop d'ambition, et le mot science est gros. Mais disons témoignage, et compte rendu d'une expérience : témoignage et expérience d'une exploration dans le monde invisible et mystérieux de l'inconscient. Sciemment, volontairement, Aurélia fend le flot de l'aliénation mentale. La conviction d'avoir commis une faute, les scrupules et les remords, la dévotion pour des êtres humains déifiés, les images de la jeunesse revivifiées pour en tirer un contraste attristant avec le second versant de l'âge; les espoirs et les désespoirs mêlés à des catastrophes cosmiques, les rêves et les visions qui donnent forme à tout cela, et forme singulièrement poétique : Aurélia dépeint ce vaste univers d'imagination, mais Nerval l'a porté en lui, il y a vécu. Voilà donc sa vie la plus profonde, sa réalité biographique la plus intime. Il a d'ailleurs soutenu cette mélodie par l'orchestre d'abondantes lectures : les lectures qui avaient fini par posséder son cerveau, depuis quelques livres feuilletés dans l'enfance chez le grand-oncle de Mortefontaine, et dont il est parlé en tête des Illuminés, jusqu'aux bibliothèques du Caire et de Naples, fouillées au début et à la fin du voyage en Orient.

Or sa préface à la traduction du Second Faust soulignait déjà dans le grand rêve de Gœthe une abolition du temps et de l'espace, la résurrection des âmes d'élite après des siècles, l'intercession de l'amante morte, le rachat des fautes par les épreuves. Le Songe de Polyphile à ces merveilles joignait la sienne, rajeunie par Rétif de la Bretonne; le livre de ce Francesco Colonna que Nerval avait pensé à faire revivre dans un drame l'attachait à l'idée de la femme unique poursuivie désespérément sous des visages divers. En outre, tout un platonisme pythagorien lui venait de Swedenborg à travers une mode intellectuelle de sa génération : le Balzac de Louis Lambert et de Seraphita n'était-il pas un swedenborgien? N'oublions pas, après tout, qu'on ne fit jamais

tourner tant de tables, qu'on n'évoqua jamais tant d'esprits que dans l'entourage de Nodier, dans le monde de Hugo. Gérard n'eût-il pas fouillé dans la Symbolique de Kreuzer, Benjamin Constant suffisait pour l'y initier, et le livre De la Religion a laissé des traces à travers la partie druse du Voyage en Orient, dans le « Quintus Aucler » des Illuminés, dans le sonnet « Delfica » des Chimères. Enfin Apulée, c'est-à-dire le XI^e livre de l'Ane d'or, célébrait l'unité divine d'Isis, « reine du ciel aux attributs divers, au masque changeant », qui inspire la belle méditation des Filles du feu sur le synchronisme des religions. Ne peut-on considérer que les métamorphoses d'Isis s'accordent avec les mystères d'Eleusis et les oracles de Delphes, traversent la passion du Christ et rejoignent le culte de la Vierge et des Saints pour entretenir une permanence de la consolation mystique attachée à une Mère céleste et à un enfant qui est l'espoir du Monde? Voilà le fil d'Ariane. Gérard de Nerval, délivré du contrôle de la raison critique, réalisa ses rêves, vécut ses idées théogoniques, alla jusqu'à confondre son Eternel féminin avec la Divinité.

C'est sous l'influence de toutes ces imaginations concordantes que Delphine ou Sophie Dawes devenue Adrienne, puis Adrienne devenue Aurélia, a fait lever dans l'histoire et dans la légende d'autres aspects d'elle-même qui jusque-là s'appelaient Reine de Saba ou Béatrice, puis a pris figure souveraine et, sublimée en mythe, a projeté sa vie sur la vie de l'univers. Ainsi, elle a pu ourdir une destinée. Elle est une Parque. Elle conduit l'action d'un drame terrible et magnifique. Elle rassemble pour une entreprise pathétique les images essentielles d'un Moi et leur fait refléter un ciel inconnu, puis un ciel retrouvé.

Car Aurélia magnifiée, déifiée, a versé à Gérard, fût-ce en rêve ou dans le délire, tant de délices et de lumières que son ancienne vie réelle n'en peut supporter la comparaison. Qu'importe l'origine de l'illumination? Elle s'est produite, elle a fait son œuvre. C'est pourquoi le regret d'avoir perdu Aurélia est devenu le regret central et a pesé comme un péché. — Comment n'ai-je pas compris, s'indigne Gérard, que mes visions de 1841 furent des avertissements d'avoir à me repentir d'une vie toute païenne? Et voici des avertissements nouveaux : d'où la suite douloureuse des contritions et des réparations, la longue recherche du pardon. Qui pardonnera? Quel Dieu? Alors Nerval se forge, ou plutôt aide à surgir en lui, un idéal de pureté et de charité qui donnera leur sens défi-

nitif aux tendances catholiques et païennes mêlées dans l'enfance, bientôt pythagoriciennes et accordées à tous les cultes méditerranéens, enfin nettement christianisées par la pensée qu'Adrienne aima le Christ et par l'action des entretiens avec Georges Bell dans les dernières années. Dès lors, il accepte ses délires comme des épreuves et la souffrance lui apparaît, comme elle devait apparaître plus tard à Baudelaire, le suprême remède à ses impuretés. Par un effort héroïque, il s'applique à mériter son pardon en éclairant tous ces fantômes, en s'acharnant à dominer ces visions, en se colletant avec les illusions de cette folie, en s'en faisant l'instrument d'une sublimité morale imprévue. C'est à ce moment qu'encouragé par le docteur Blanche, il se dévoue à la guérison d'un jeune dément, qu'il s'acharne à trouver des occasions de faire le bien et qu'ayant reçu enfin le pardon divin par le message d'un rêve heureux il éclate d'allégresse : il a alors achevé de se recréer une patrie idéale où vivront tous les êtres qu'il a connus et aimés, et Aurélia aboutit donc au repos en Dieu, dans le Christ, au pied de la Vierge. Le « souvenir chéri d'une personne morte », le « besoin de croire qu'elle existait toujours » ont assuré une véritable communication avec l'au-delà pour ranimer dans l'esprit de Nerval « les vérités du Christianisme ». Rêves, chimères, errances hors du réel? Soit, et Nerval lui-même avoue l'illusion, en fin de compte. Il a reconnu la fragilité de l'hypothèse. Il a déclaré qu'en interprétant ses délires avec une intention morale, il faisait volontairement confiance à une impulsion mystérieuse. Mais quoi! Une telle hypothèse a de la vertu, une telle impulsion arrache au subjectivisme absolu une indication. Il ne faut plus, avec ceci ou cela, que l'élan éperdu d'un extraordinaire amour pour forcer le barrage de la raison et recueillir la consolation des malheurs, des pertes, des solitudes et des exils dans une promesse divine négligée jusque-là. Bref, Nerval ne veut considérer que le gain des convictions acquises; il les a acquises, et elles lui ont donné le bonheur. La transposition du plan chimérique au plan réel aura donc eu, pour lui du moins, la valeur d'une expérience mystique. Qui ne s'émouvrera de ce qu'une telle utilisation des rêves délirants par une âme tourmentée montre d'héroïsme? L'étrange Aurélia s'affirme par là comme un des grands livres de la littérature spiritualiste. Nous verrons qu'en d'autres domaines ce fut un livre précurseur.

Aurélia commença de paraître dans la Revue de Paris du 1^{er} janvier 1855, et quelques jours après, on trouvait l'auteur pendu

dans un infâme recoin du passage de la Vieille Lanterne. Dirait-on que ce suicide, contredisant notre interprétation, interdit de penser que Gérard ait retrouvé la confiance dans la foi chrétienne? Ce serait à tort. Cette confiance, fragile encore, n'a pas pu repousser l'idée qu'Aurélia abandonnait son indigne protégé; elle n'a pu défendre le bonheur trop fraîchement reconquis contre un prolongement imprévu et décourageant du malheur. Voilà tout. Il reste incontestable qu'Aurélia c'est une destinée jugée, c'est Dieu perdu et retrouvé. Je l'avais écrit en 1928 et l'éminent Nervaliste Albert Béguin, en 1936, m'a donné raison.

II

Comment des textes si ancrés dans la vie personnelle de leur auteur n'auraient-ils pas entre eux des liens extérieurs et des liens intimes qui les nouent dans un accord harmonieux?

Le théâtre a tenu dans la vie de Nerval la même place que dans les vies de Balzac et de Vigny : les Romantiques n'y voyaient-ils pas un champ où convoquer le grand public pour le faire assister à la déroute décisive des classiques? Nerval, lui, par surcroît, se brûla les ailes au feu de la rampe, aima une actrice, plus l'actrice que la femme. Ajoutons qu'il a longtemps tenu la critique théâtrale dans divers journaux. Il ne dédaignait même point de courir les petites boîtes du boulevard du Temple; aujourd'hui ce flâneur sentimental adorerait le music-hall. Enfin il se fia à l'expérience de son ami Dumas présumée fructueuse, après avoir suivi le sillage glorieux de Goethe; et le 16 avril 1839, le soir de la première de Léo Burckart à la Porte-Saint-Martin, une fois de plus il se crut riche.

Pourquoi le succès n'aurait-il pas couronné cette pièce? Elle avait de quoi plaire. Les chœurs de la cinquième journée et les chants de la seconde ne manquent pas d'éclat. Les meilleurs acteurs de la troupe donnèrent : Mme Mélingue, Raucourt, Mélingue, Tournan. Malheureusement le directeur, Harel, faute de moyens, ou peut-être à dessein (mais lequel?) sabota la mise en scène des évolutions d'étudiants dans le tableau de la sainte Vehme, faisant perdre ainsi du sérieux et de l'ampleur au spectacle. L'amer-

tume avec laquelle l'auteur a conté dans *Lorely* ces incidents a beau vouloir sourire, elle montre quelles illusions il nourrissait. Le théâtre l'a appelé comme un paradis, il brûlait de s'y voir élu.

Il en avait d'ailleurs senti le goût dès l'enfance et quelques-uns des plus brillants souvenirs de Sylvie y restent attachés. On jouait des mystères anciens dans les châteaux du Valois, et les pensionnaires des couvents voisins en tenaient les rôles. Gérard se rappelait de radieuses jeunes filles transfigurées par leurs costumes, il les résume dans *Adrienne*; et ce sont ensuite les promenades à travers le Valois qui ont réveillé le visage de toutes les femmes aimées dont la synthèse devait créer *Aurélia*. C'est à la suite d'*Aurélia* qu'il entrera dans la patrie idéale; mais déjà dans Sylvie l'imagination déployée fait resplendir l'impossible. Le dialogue qu'on y entend ne s'est-il pas engagé secrètement entre deux infinis, celui qui appelle l'homme dans la voie des astres et celui qui l'attache à la réalité mortelle du monde? Ainsi donc Sylvie, reliée au théâtre par une des chimères vivantes qui l'animent, l'est aussi à *Aurélia* plus directement. Mais qu'on scrute Léo Burckart : ne serait-il pas possible de suivre une autre liaison moins pathétique mais forte encore entre l'amour de *Frantz* pour une amie d'enfance, amour malheureux, et la vie sentimentale essentielle de l'écrivain? *Marguerite* elle-même, cette femme délicieuse d'exigence timide et touchante, et si tendrement fière dans l'amour conjugal, ressemble un peu à celles à qui le poète a souvent rêvé, que certains de ses vers évoquent jeunes filles, parentes heureuses de la triste *Angélique* de *Longueval*. Tout s'entrelace et se retrouve sans cesse chez *Nerval*.

Enfin l'on découvre très vite dans Sylvie une élévation de pensée et de sentiment, une sorte d'innocence délicate, aussi légère et subtile que de l'air : on dirait une élégance naturelle, et n'était-ce pas cela? Il est donc intéressant de remarquer que Léo Burckart finit sur un éclat de noblesse qui, pour être de théâtre, n'en a pas moins d'autorité. Quant à *Aurélia*, elle consacre la dignité de l'auteur qui y formule cette admirable définition de l'écrivain dans sa fonction intellectuelle : « La mission d'un écrivain est d'analyser sincèrement ce qu'il éprouve dans les graves circonstances de la vie. »

III

Ces trois ouvrages qu'une harmonie enveloppe n'en sont pas moins extrêmement divers par les thèmes qu'ils illustrent autant que par leurs genres et leurs sujets.

L'intérêt propre de Léo Burckart porte sur la situation respective de la femme, du mari et du jeune amoureux. C'est aussi la situation respective de l'esprit et du cœur dans la vie du couple. C'est encore une étude très fine de l'honnête femme amoureuse : Andromaque autant que la Marguerite de Goëthe. Mais le drame a cherché d'autres motifs d'émotion dans la politique; et sur cette matière assez ingrate — fouillis d'obscurs desseins et de caractères embrumés — il a répandu une lumière imprévue. Car n'est-il pas curieux qu'un drame historique à la Dumas et qui va jusqu'au seuil du mélo, avec de brusques tourbillons de désespoir catastrophique (l'air tout à fait à la mode), ait servi de moule à une conception réfléchie et réaliste du pouvoir? Le monde des hommes ne se manie pas comme celui des idées, et Nerval le montre assez par les positions dangereuses auxquelles il accule plusieurs fois son héros. Il a converti cet utopiste intelligent au pessimisme lucide; il a d'autre part déclaré en un temps d'attentats, au moment où se préparait l'insurrection de Barbès et de Blanqui : « J'ai toujours haï l'assassinat politique, qui n'amène jamais que le contraire du résultat qu'on en attend. » Et tout cela se détache sur un fond d'Allemagne bien devinée. A l'avertissement qu'Henri Heine, ami de Nerval, adressa un jour aux Français insoucients, pourquoi ne pas ajouter celui de Nerval lui-même? Prenez garde, disait-il à peu près dans la présentation de sa pièce : l'Allemand ne persiste jamais longtemps dans l'état de désordre révolutionnaire qui est chez lui phénomène de défaite; il remonte vite la pente et, par son travail, son application et sa discipline, retrouve une force de cohésion. Voilà ce que pensait Gérard, il y a plus de cent ans, avant l'ère des nationalismes et des impérialismes, mais averti par l'étude qu'il avait faite des associations d'étudiants et de leur effort suprême, « dirigé contre la France ». C'était un bon observateur.

Les thèmes de Sylvie sont en partie barrésiens avant la lettre.